

A. PLAN D'ÉTUDE

**UNE DRAMATURGIE COMIQUE DE LA PRÉCIOSITÉ :
*LA SUITE DU MENTEUR***

I . De *La Place royale* au *Menteur* : nature des contributions de la préciosité au genre comique

- 1. Alidor, l'anti-précieux. L'étonnement et l'extravagance comme composantes d'une comédie** (doc. 1 et doc 2)
- 2. Philis, le comique d'une précieuse joueuse : entre connivence et comique relatif**
- 3. Dorante et Clarice : des débatteurs précieux ? La jouissance amusée** (doc. 3)

II. La préciosité de *La Suite du Menteur* : les délices de la stupéfaction

- 1. L'insertion de la pensée précieuse dans *La Suite*** (docs 4a, 4b, 4c, 4d sur le néoplatonisme)
- 2. Le rire d'émerveillement devant les symétries précieuses** (doc 4c)
- 3. La présence associée d'un comique de caractère**

III. La variété des rires provoqués par les serviteurs dans *La Suite du Menteur*

- 1. La grâce de la complicité et de la distanciation** (doc. 5 ; doc 6)
- 2. Comiques de gestes et de situation : de l'étonnement à la parodie**
- 3. Le faux comique de caractère de Cliton : terre-à-terre contre idéalisme ?** (doc 4c)

B. SOURCES

D'URFÉ, Honoré, *L'Astrée*, éd. Delphine Denis *et alii*, Partie I, Partie II, Partie III, Paris, Honoré Champion, respectivement 2011, 2016, 2022.

D'URFÉ, Honoré, *L'Astrée*, Première partie, édition critique établie sous la direction de Delphine Denis, Paris, Honoré Champion, « Champion Classiques Littératures », n°18, 2011.

Deux visages de l'Astrée, éd. Eglal Henein, <https://astree.tufts.edu/>

BAUDELAIRE, *De l'essence du rire et généralement du comique dans les arts plastiques*, dans *Œuvres complètes*, éd. M. A. Ruff, Paris, Éditions du Seuil, L'Intégrale, 1968, p. 370-378.

DUFOUR-MAÎTRE, Myriam, « L'invention de la préciosité », BNF, Les Essentiels, 2023, <https://essentiels.bnf.fr/fr/article/47904be5-24e3-4748-ae7f-f073fd4bc50c-invention-la-preciosite>

EDWARDS, Michaël, “Le rire shakespearien”, *Revue de la BNF*, 2011/2 (n° 38), p. 44-50. DOI : 10.3917/rbnf.038.0044. URL : <https://www.cairn.info/revue-de-la-bibliotheque-nationale-de-france-2011-2-page-44.htm>

FICIN, Marsile, *Commentaire sur le Banquet de Platon, De l'amour / Commentarium in convivium platonis, De Amore*, texte établi et traduit par Pierre Laurens, Paris, Les Belles Lettres, 2002.

GUICHARNAUD, Jacques, Molière, *une aventure théâtrale. Tartuffe - Dom Juan - Le Misanthrope*, Paris, Gallimard, 1964.

PLATON, *Le Banquet*, éd. Léon Robin, dans *Œuvres complètes* de Platon, tome IV, 2e partie, Paris, Les Belles Lettres, 1929, p. 1-92, [https://fr.wikisource.org/wiki/Le_Banquet_\(trad._Robin\)](https://fr.wikisource.org/wiki/Le_Banquet_(trad._Robin))

Corneille, *La Place royale, Le Menteur, La Suite du Menteur*, Clamecy, Atlande, 2024 (Partie PROBLÉMATIQUES, ch. 2 et ch. 5)

L. Picciola, « La distanciation à l'espagnole revisitée par Corneille », article issu de la communication donnée dans le cadre de la Journée d'études d'agrégation sur le 9 nov. 2024, à paraître dans la revue *Corneille présent*, n° 3. L'annonce sera faite sur le site du Mouvement Corneille, à surveiller donc, à l'adresse suivante : <https://corneille.hypotheses.org/>

DOCUMENTATION

Doc 1. L'histoire de Célidée (L'*Astrée*, II, 1)

Que c'est une douce chose que d'être belle ! Mais combien plus amers sont les effets qui s'en produisent, et qu'il m'est impossible d'éviter en vous conservant. Quoi donc ? que l'amour suit la beauté, et que rien n'est plus agréable que d'être aimée et caressée ? [...] Ne dis-tu pas qu'au lieu que chacun m'adorait belle, chacun me méprisera laide. [...] Cette action si peu accoutumée me fera admirer, et contraindra chacun de croire qu'il y a quelque perfection cachée en moi, plus puissante que ceste beauté qui se voyait. Et puis, ce que je desseigne de faire, n'est que de devancer le temps de fort peu de moments. ...Car cette beauté dont nous faisons tant de conte, combien de lunes me pourrait-elle demeurer encore : fort peu certes, et quelque soin et quelque peine que j'y rapporte, il faut que l'âge me la ravisse, et ne vaut-il pas mieux que pour une si bonne occasion, nous nous en dépouillons nous-mêmes volontairement, et la sacrifions au repos de Thamire, que j'aime, et que j'ai tant d'occasion d'aimer, et à celui de Calidon, qui a tant souffert de peines, pour l'affection qu'il m'a portée ? Au pis aller que m'en adviendra il ? Quand je serai laide : moins de personnes m'aimeront, et de qui dois-je vouloir l'amitié que de Thamyre ? [...]

À ces mots dis-je Célidée met la pointe du diamant à son front, et d'une main généreuse se l'enfonça dans la peau, et quoique la douleur fut extrême, si se le coupe-t-elle d'un côté à l'autre, et grinçant les dents du mal que la blessure lui faisait, elle en fait de même à ses joues, et se fait de chaque côté trois ou quatre profondes cicatrices si longues et si enfoncées, que véritablement il ne lui restait plus rien de la beauté qu'elle soulait avoir.

[...]

Il est advenu que véritablement Calidon la voyant si difforme, a perdu cette folle passion qu'il lui portait, et que Thamire ainsi qu'elle espérait a continué de l'aimer si bien qu'elle a depuis vécu en repos, et tellement honorée et estimée de chacun, qu'elle jure n'avoir reçu de sa beauté en toute sa vie, la moindre partie du contentement que sa laideur lui a rapporté depuis dix ou douze nuits

Doc. 2 Histoire de Dorinde et de Périandre (L'*Astrée*, IV, 2)

Eh ! ma fille, répliqua Périandre, tu te trompes, ou tu te moques de moi, elle* est morte pour certain, mais on m'a bien dit que mourant elle a laissé en sa place une certaine laide fille que pour l'amour d'elle l'on a nommée Dorinde, mais la belle Dorinde que j'aimais est assurément morte, et j'en ay eu tant de regret que je ne veux point aller voir cette-ci pour n'avoir occasion de pleurer encore l'autre, pour laquelle j'ay jeté tant de larmes. - Et quoi Périandre, reprit la fille toute étonnée de cette réponse, vous ne vous contentez pas de vous séparer d'amitié, mais encore vous vous moquez du mal de Dorinde. - Dorinde, reprit-il incontinent, comme je te dis, n'est plus au monde, et que voudrais tu que je l'allasse aimer dans le cercueil ? Et quant à celle qui est en sa place, ha ! ma fille, elle est si laide que je la quitte à qui la voudra ; et à ce mot, sans attendre autre réponse, il s'en alla d'un autre côté.

*Dorinde

Doc. 3 Les extravagants anti-précieux ; débats idéalistes plaisants (l'*Astrée*, II, 6)

Et quoi ? répliqua l'inconstant, on verrait Hylas amoureux d'un tombeau ? Et si j'avois la jouissance de mes amours, comme en fin tout amant la désire, qu'en naîtrait-il, Tircis, que des cercueils ? Quant à moi, Berger, je ne veux point de tels enfants, et par conséquent n'aimerai jamais telles maîtresses. Mais venons à la raison. Quel contentement et quelle fin proposez-vous à votre amour ? - Amour, dit-il, est un si grand Dieu, qu'il ne peut rien désirer hors de soi-même : il est son propre centre : et n'a jamais dessein qui ne commence et finisse en lui. Et partant Hylas, quand il se propose quelque contentement, c'est en lui-même d'où il ne peut sortir, étant un cercle rond qui par tout a sa fin et son commencement, voire qui commence ou il finit se perpétuant de cette sorte, non point par l'entremise de quelque autre, mais par sa seule et propre nature. - C'est bien Druiser, dit Hylas, en se moquant, mais quant à moi, je crois que tout ce que vous venez de dire sont des fables avec lesquelles les femmes endorment les moins ruseés. - Et qu'est-ce, Hylas, dit Tircis, qui te semble plus éloigné de la vérité ? - Toutes les choses que vous venez de dire, répondit l'inconstant, sont de telle sorte hors d'apparence, que je ne saurais marquer celle qui l'est davantage. Qu'Amour ne désire rien hors de soi-même ; tant s'en faut on voit le contraire, puis que nous ne désirons que ce que nous n'avons pas. - Si vous entendiez, répondit Tircis, de quelle sorte par l'infinie puissance d'amour deux personnes ne deviennent qu'une, et une en devient deux, vous connaîtrez que l'amant ne peut rien désirer hors de soi-même. Car aussitôt que vous auriez entendu comme l'amant se transforme en l'aimé, et l'aimé en l'amant, et par ainsi deux ne deviennent qu'un, et chacun toutesfois étant Amant et Aimé, par conséquent est deux, vous comprendriez, Hylas, ce qui vous est tant difficile, et avoueriez, que puisqu'il ne désire que ce qu'il aime, et qu'il est l'Amant et l'Aimé, ses désirs ne peuvent sortir de lui-même. - Voici bien, dit Hylas, la preuve du vieux proverbe, Qu'une erreur en attire cent. Car pour me persuader ce que vous avez dict, vous m'allez figurant des choses encore plus impossibles, à savoir, que celui qui aime, devient ce qu'il aime, et par ainsi je serais donc Philis. - La conclusion, dit Silvandre, n'est pas bonne : car vous ne l'aimez pas, mais si vous disiez qu'en aimant Diane, je me transforme en elle, vous diriez fort bien. - Et quoi, dit Hylas, vous êtes donc Diane ? Et votre chapeau aussi n'est-il point changé en sa coiffure, et votre jupe en sa robe ? - Mon chapeau, dit Silvandre, n'aime pas sa coiffure. - Mais quoi ? dit l'inconstant, vous devriez donc vous habiller en fille : car il n'est pas raisonnable qu'une sage Bergère comme vous êtes, se déguise de te sorte en homme. Il n'y eut personne de la troupe qui se peut empêcher de rire des paroles de ce Berger, et Silvandre même en rit comme les autres ; mais après il répondit de cette sorte : - Il faut s'il m'est possible que je vous sorte de l'erreur où vous êtes. Sachez donc qu'il y a deux parties en l'homme, l'une ce corps que nous voyons, et que nous touchons, et l'autre l'âme qui ne se voit, ni ne se touche point, mais se reconnaît par les paroles et par les actions, car les actions ni les paroles ne sont point du corps, mais de l'âme, qui toutefois se sert du corps, comme d'un instrument. Or le corps ne voit ni n'entend : mais c'est l'âme qui fait toutes ces choses : de sorte que quand nous aimons ce n'est pas le corps, qui aime, mais l'âme, et ainsi ce n'est que l'âme qui se transforme en la chose aimée, et non pas le corps. - Mais, interrompit Hylas, j'aime le corps aussi bien que l'âme : de sorte que si l'amant se change en l'aimé, mon âme devrait se changer aussi bien au corps de Philis qu'en son âme. - Cela, dit Silvandre serait contrevenir aux loix de la nature : car l'âme qui est spirituelle, ne peut non plus devenir corps, que le corps devenir âme : mais pour cela le changement de l'amant en l'aimé ne laisse pas de se faire. - Ce n'est donc qu'en une partie, dit Hylas, qui est l'âme, et qui par conséquent est celle dont je me soucie le moins. - En cela vous faites paraître, dit Silvandre, que vous n'aimez point, ou que vous aimez contre la raison : car l'âme ne se doit point abaisser à ce qui est moins qu'elle, et c'est pourquoi on dit que l'amour doit être entre les égaux, à savoir l'âme, aimer l'âme qui est son égale, et non pas le corps qui

est son inférieur, et que la nature ne lui a donné que pour instrument. Or pour faire paraître que l'amant devient l'aimé, et que si vous aimiez bien Philis, Hylas serait Philis, et si Philis aimait bien Hylas, Philis serait Hylas, oyez que c'est que l'âme : car ce n'est rien, Berger, qu'une volonté, qu'une mémoire, et qu'un entendement. Or si les plus savants disent que nous ne pouvons aimer que ce que nous connaissons, et s'il est vrai que l'entendement et la chose entendue ne sont qu'une même chose, il s'ensuit que l'entendement de celui qui aime est le même qu'il aime. Que si la volonté de l'amant ne doit en rien différer de celle de l'aimé, et s'il vit plus par la pensée qui n'est qu'un effet de la mémoire, que par la propre vie qu'il respire, qui doutera que la mémoire, l'entendement et la volonté étant changée en ce qu'il aime, son âme qui n'est autre chose que ces trois puissances, ne le soit de même ? - Par Thautatès, dit Hylas, vous le prenez bien haut, encor que j'aie longtemps été dans les écoles des Massiliens, si ne puis-je qu'à peine vous suivre. - Si est-ce, dit Silvandre, que c'est parmi eux que j'ai appris ce que je dis. - Si avez-vous eu beau m'embrouiller le cerveau par vos discours, dit Hylas, vous ne sauriez pourtant me montrer que l'amant se change en l'aimé, puis qu'il en laisse une partie, qui est le corps. - Le corps, dit Silvandre, n'est pas partie, mais instrument de l'aimé, et de fait si l'âme était séparée du corps de Philis, ne dirait-on pas, voilà le corps de Philis ? Que si c'est bien parler que de dire ainsi, il faut donc entendre que Philis est ailleurs, et ce serait en cette Philis que vous seriez transformé, si vous saviez bien aimer, et cela étant, vous n'auriez point de désir hors de vous-même : car comprenant toute votre amour en vous, vous assouviriez aussi en vous tous vos désirs. - S'il est vrai, dit Hylas, que le corps ne soit que l'instrument dont se sert Philis, je vous donne Philis, et laissez-moi le reste, et nous verrons qui sera plus content de vous ou de moi : Et pour la fin de notre différent, il sera fort à propos que nous dormions un peu. Et à ce mot se remettant en sa place, ne voulut plus leur répondre. Ainsi peu à peu toute cette troupe s'endormit hormis Silvandre, qui véritablement épris d'une très-violente affection, ne peut clore l'œil de longtemps après.

DOC 4. LE NÉOPLATONISME

4a Le druide Adamas (*l'Astrée*)

Il faut donc que vous sachiez que toute beauté procède de cette souveraine bonté, que nous appelons Dieu, et que c'est un rayon qui s'élançe de lui sur toutes les choses créées (II, 2)

Sachez donc qu'il y a deux parties en l'homme : l'une, ce corps que nous voyons, et que nous touchons, et l'autre, l'âme qui ne se voit ni ne se touche point, mais se reconnaît par les paroles et par les actions, car les actions ni les paroles ne sont point du corps, mais de l'âme, qui toutefois se sert du corps, comme d'un instrument. Or le corps ne voit ni n'entend, mais c'est l'âme qui fait toutes ces choses. (II, 6)

4b Un berger idéaliste : le Tircis de *l'Astrée*

Si vous entendiez, répondit Tircis, de quelle sorte par l'infinie puissance d'amour deux personnes ne deviennent qu'une, et une en devient deux, [...] vous auriez entendu comme l'amant se transforme en l'aimé, et l'aimé en l'amant, et par ainsi deux ne deviennent qu'un, et chacun toutefois, étant amant et aimé, par conséquent est deux [...] Savez-vous bien que c'est qu'aimer, c'est mourir en soi, pour revivre en autrui, c'est ne se point aimer que d'autant que l'on est agréable à la chose aimée : & bref c'est une volonté de se transformer, s'il se peut entièrement en elle*. (II, 6)

*À mettre en rapport avec le document 3. Silvandre et Tircis sont proches par la pensée.

4c Texte inspirateur « moderne »

Marsile FICIN (1433-1499), *Commentaires sur le Banquet (Commentarium in convivium Platonis*, Florence, 1469) II, 9, trad. Pierre Laurens, 2002 (NB. 1^e traduction en français en 1545)

Au reste, que cherchent-ils, ceux qui s'aiment d'un amour partagé ? Ils cherchent la Beauté. Car l'Amour est désir de jouir de la Beauté. Et la Beauté, une splendeur qui ravit à elle l'âme humaine. La beauté du corps n'est rien d'autre que cette splendeur manifeste dans le charme des couleurs et des lignes. La beauté de l'âme aussi, splendeur fulgurante dans l'harmonie de la doctrine et des mœurs. Cette lumière du corps, ce n'est point les oreilles, l'odorat, le goût, le toucher, mais l'œil qui la perçoit. Mais si l'œil est seul à la percevoir, il est seul à en jouir. L'œil est donc seul à jouir de la beauté corporelle. Et puisque l'amour n'est rien d'autre que le désir de jouir de la beauté, et que seuls les yeux peuvent la saisir, celui qui aime le corps est comblé par la seule vision. Quant au désir de toucher, ce n'est point une composante de l'amour ni un affect de l'amant, mais une sorte d'emportement et un désordre indigne d'un homme libre. L'autre lumière et beauté, celle de l'âme, nous ne la saisissons que par l'esprit. Aussi est comblé par la seule vue de l'intelligence celui qui recherche la beauté de l'âme. Enfin il y a entre les amants échange de beauté. L'homme fait jouir par les yeux de la beauté du plus jeune. Le plus jeune atteint par l'esprit la beauté de l'homme fait. Qui n'est beau que de corps acquiert grâce à ce commerce la beauté de l'âme et qui n'est beau que de l'âme rassasié de beauté corporelle les yeux du corps. Échange merveilleux, honnête, utile et agréable à tous deux. Aussi honnête pour l'un que pour l'autre, car il est honnête d'apprendre, comme d'enseigner. Plus agréable pour le plus âgé, qui se délecte par la vue et par l'intelligence, mais plus utile pour le jeune homme, car, autant l'âme est supérieure au corps, autant l'acquisition de la beauté de l'âme est plus précieuse que celle du corps.

4d Texte inspirateur « antique »

Platon, *Le Banquet*, 208 e – 211 c, traduction Léon Robin

SOCRATE. Ce qu'il faut, quand on va par la bonne voie à ce but, c'est en vérité de commencer dès le jeune âge à s'orienter vers la beauté corporelle[...] Après quoi, c'est la beauté dans les âmes qu'il estimera plus précieuse que celle qui appartient au corps : au point que, s'il advient qu'une gentille âme se trouve en un corps dont la fleur n'a point d'éclat, il se satisfait d'aimer cette âme, de s'y intéresser et d'enfanter de semblables discours, comme d'en chercher qui rendront la jeunesse meilleure; et c'est assez pour le contraindre maintenant d'envisager ce qu'il y a de beau dans les occupations et dans les règles de conduite; c'est même assez d'avoir aperçu la parenté qui à soi-même unit tout cela, pour que désormais la beauté corporelle ne tienne qu'une petite place dans son estime !

Doc 5 Les aimants : la théorie de Silvanthe (l'*Astrée*, I, 10)

Il dit que quand le grand Dieu forma toutes nos âmes, il les toucha chacun avec une pièce d'aimant, et qu'après il mit toutes ces pièces dans un lieu à part, et que de même, celles des femmes, après les avoir touchées, il les serra en un autre magasin séparé. Que depuis, quand il envoie les âmes dans les corps, il mène celles des femmes où sont les pierres d'aimant qui ont touché celles des hommes, et celles des hommes à celles des femmes, et leur en fait prendre une à chacune [...]. Il advient de là qu'aussitôt que l'âme est dans le corps et qu'elle rencontre celle qui a son aimant, il lui est impossible qu'elle ne l'aime, et d'ici procèdent tous les effets de l'Amour ; car quant à celles qui sont aimées de plusieurs, c'est qu'elles ont été larronnes et ont pris plusieurs pièces. Quant à celle qui aime quelqu'un qui ne l'aime point, c'est que celui-là a son aimant, et non pas elle le sien.

Doc 6 Le vieux saule (l'*Astrée*, I, 4)

Et parce que nous avions coutume de nous écrire tous les jours pour être quelquefois empêchés, et ne pouvoir venir en ce lieu, nous avons choisi le long de ce petit ruisseau qui côtoie la grand allée, un vieux saule mi-mangé de vieillesse, dans le creux duquel nous mettions tous les jours des lettres ; afin de pouvoir plus aisément faire réponse, nous y laissions ordinairement une écriture. [...]

Or depuis ce temps nous allâmes un peu plus retenus que de coutume, mais au sortir de ce travail je rentrai en une autre qui n'était guère moindre, car nous ne pûmes si bien dissimuler, qu'Alcippe, qui y prenait garde, ne reconnût que l'affection de son fils envers moi n'était pas du tout éteinte, et pour s'en assurer, il veilla si bien ses actions, que remarquant avec quelle curiosité il allait tous les jours à ce vieil saule, où nous mettions nos lettres, un matin il s'y en alla le premier, après avoir longuement cherché prenant garde à la foulure que nous avions faite sur l'herbe pour y être allez si souvent, il se laissa conduire, et le trac le mena droit au pied de l'arbre, où il trouva une lettre que j'y avois mise le soir